

Je vais le dire à Monsieur le curé ! Tu vas voir ce que tu vas prendre ! Et terminée la communion.

Il m'a fait me confesser sur le champ. Juste nous trois. L'abbé, moi et le Bon Dieu. Et je lui ai redit que ça n'était pas moi. Dans le doute, il m'a fait dire cinq Pater et dix Ave, ça va, j'en prenais pour pas cher, et m'a fait repeindre la partie du mur souillée par ces obscénités. Ce qui n'a pas été la meilleure idée qu'il aura eue. Parce que le feutre indélébile portait bien son nom, il réapparaissait sous chaque couche de peinture blanche, et plus j'essayais de la recouvrir, plus Sainte Brigitte renaissait de ses cendres. Les larmes de rire coulaient toutes seules de mes yeux. L'abbé a crû que je pleurais. Il a vu dans ces larmes le signe de ma repentance. Et m'a absout de ce péché que je n'avais pas commis. Pour une fois.

La répétition s'est plutôt bien passée. L'abbé nous a félicités. Le curé a trouvé que ce n'était pas trop mal. Il m'a désigné du doigt.

— Brunet, tu viendras me voir après la répétition !

Aïe, aïe, aïe ! Ça sent le roussi.

— Tu te doutes de ce que je vais te dire, Brunet ?

Je baisse humblement la tête.

— Tu crois que je ne suis pas au courant ? Je sais tout, je vois tout ! Tu m'as beaucoup déçu, Brunet !

Il garde longuement le silence. J'en viens même à me demander s'il ne s'est pas endormi. Pendant que l'abbé, derrière lui, plongé dans la contemplation de ses chaussures, vire au rouge carmin. Sûr que ce Judas m'a trahi.

— Beaucoup déçu, a rajouté le curé, comme en écho.

Beaucoup déçu, beaucoup déçu, mais qu'est-ce qu'il croit ? Qu'est-ce qu'il attendait de moi ? Qu'est-ce qu'il attendait de nous ? Que nous soyons des petits anges ? Et si lui est déçu,

que dire de mes parents, et de Jésus ? Bon, avec lui pas de problème, le curé l'a dit, il pardonne tout. Donc pas de souci à se faire. Et si ça n'était pas vrai ? Qu'est-ce qui m'attend ? Mais je ne vais pas m'inquiéter avec la Justice divine alors que j'ai d'abord à affronter celle des hommes. Et de quel droit me jugent-ils ? D'abord, avec leurs histoires d'anges et de paradis, leurs mystères à la con, ils n'ont rien à me donner. La vie éternelle, mon cul ! Toujours des promesses avec rien derrière. Comme cet appel de Dieu. Le curé nous a raconté qu'il l'avait entendu. Il voulait être boulanger, à la base. Et puis un jour, Dieu l'a appelé. On a essayé de lui faire dire comment ça fait. C'était comme un coup de téléphone dans sa tête. Peut-être que ça fait comme pour ma grand-mère, qu'il ramollit du bulbe. Et de ce jour, il a cessé de penser à une vie profane, et alors qu'il n'avait jamais pensé à être prêtre, il est entré au séminaire. Comme ça, direct. Il ne s'était posé aucune question, et ses parents non plus. C'était une évidence.

Alors moi, je l'attends cet appel. J'attends qu'Il me fasse un signe. Est-ce pour cela que j'ai autant déconné, pour qu'Il me remarque ? Comme Il l'a fait pour son serviteur, le curé. Avant moi. Mais Il sait déjà certainement que je suis là, à attendre, et Il ne m'a pas fait signe. Et ce signe, en fait, je l'attends pour tout. Pour être plombier ou pharmacien. Pour être boucher ou maître-nageur. Je veux qu'on me dise où je vais, ce que je dois faire. Je refuse d'avancer dans le noir, je refuse de me laisser porter. Toutes ces foutues promesses. L'amour, l'ivresse, le Tableau d'honneur, la Communion, toutes ces blagues, toutes ces déceptions ! Alors, ce qu'ils peuvent bien attendre de moi, tous autant qu'ils sont ! J'allais dire que je n'en ai rien à faire. Mais ce n'est pas vrai. Ça m'intéresse au plus haut point. Mes parents, pour commencer. Ils veulent

que je travaille bien à l'école, que je sois poli, que je range ma chambre. Et plus tard ? Quel adulte attendent-ils que je sois ? Un bon boulot, comme mon père. Je dirigerais les autres, je serais autonome. Et fini de rêvasser, fini d'imaginer des vies différentes, et surtout différentes de la leur. Comment aurais-je pu souhaiter avoir une femme, des enfants ? Rentrer du travail à sept heures tous les jours. Quelle journée, les conneries des uns, les manquements des autres, et Machin qui comme toujours donne des ordres et des contre-ordres, je me sers un pastis, j'ai mal partout, j'allume la télé et à partir de là tout le monde doit la fermer. La femme se plaint des gosses, aussi, tu n'es jamais là que pour les engueuler, le petit il faudrait qu'il fasse du sport, tu ne vois pas qu'il va devenir rachitique, et ta fille qui ne range jamais sa chambre, les slips sales qui traînent partout et elle se maquille comme une voiture volée. Il faudra payer le marchand de charbon, tu as encore oublié de me laisser le chéquier.

Et puis le sexe. J'ai toujours crû qu'on ne le faisait que pour faire des enfants. Deux à trois fois dans une vie. Quelle humiliation, se montrer nu devant une femme. J'imagine des astuces pour qu'on n'ait pas à se voir, à se toucher. Rébecca dit que chez les juifs intégristes ils le font à travers un drap troué. Mais il paraît qu'il y a aussi des pervers qui font ça pour le plaisir, et ils n'arrêtent pas de le faire. On épouse une femme qui a l'air correcte, et on se rend compte que c'est une femelle lubrique qui réclame son dû de stupre tous les jours. Mon cousin dit même qu'il y en a qui font ça plusieurs fois par jour ! On croit rêver. Mais avec lui, impossible de savoir s'il dit vrai ou pas. Et il faudrait vouloir devenir adulte ? Déjà que le baiser sur la bouche, on s'en lasse. Et puis après, elles veulent mettre la langue. Non. Je préfère devenir prêtre. Et

éviter le péché de chair. Enfin, l'éviter c'est trop tard. J'ai déjà embrassé Karine, et Marianne. Et j'ai essayé avec Marie-Annick, mais elle n'a pas voulu, ou alors sur la joue, mais là, ça n'a aucun intérêt, c'est bon pour les gosses.

Comme je fournissais le tabac, mon cousin s'est cru obligé d'amener l'alcool. Il avait pris un flacon de Synthol dans l'armoire à pharmacie de sa grand-mère et l'avait vidé de son contenu dans le lavabo. Il nous le ramenait tous les matins, rempli des alcools de la cave de son grand-père. Plus exactement, ils provenaient du buffet de la salle à manger où personne n'avait le droit de pénétrer sans l'autorisation expresse de son aïeule, après que celle-ci eût vérifié que l'intrus était bien muni des patins réglementaires. Et le flacon faisait le tour de notre petit groupe. Nous avons goûté à tout : porto, Américano, Martini, whisky, liqueurs maison. Mais tous ces alcools avaient le même arrière-goût violent de Synthol, qui ne faiblissait jamais au fil du temps, ce qui gâchait considérablement notre plaisir de boire. L'un de nous a fini par le lui dire :

— Putain ! J'en ai marre de ton Synthol ! Tu peux pas changer de bouteille ?

De toute façon, il était temps que mon cousin arrête ses ponctions dans le chai familial, car ce qu'il prenait il le remplaçait par de l'eau, et ses grands-parents commençaient à se demander pourquoi les apéritifs modernes s'éventaient aussi vite. Après en avoir terminé avec les alcools, il s'est attaqué aux cigares de son grand-père.

La mère de Godin avait organisé un goûter pour les douze ans de son cher bambin. Quatre ou cinq gamins ont été invités. Les petites tapettes qui lui tiennent lieu de copains. Un goûter d'anniversaire à la con, tu parles, Charles ! Je le sais,

j'ai été invité l'année précédente. On avait passé l'après-midi à écouter des disques des musiques de films de Walt Disney. Des trucs de gonzesses. On s'était fait chier comme des rats morts. Ils avaient joué une partie de l'après-midi dans sa chambre, à des jeux de bébés. Puis ils s'étaient éclipsés discrètement dans l'abri de jardin pour fumer les cigarillos du père. Avec un résultat mitigé. Ils avaient tous eu mal au cœur, il y en a même un qui avait dégueulé par-dessus la haie, dans le potager du voisin. Mais tous ceux qui n'avaient pas été invités, dont mon cousin et moi, étaient verts de jalousie.

Il l'a su le lendemain matin, mon cousin, et l'après-midi même, il ramenait les cigares qu'il venait de piquer à son grand-père. Trois havanes. Pas des petits cigarillos, des vrais barreaux de chaise. Qu'il a distribués à ceux qui le méritaient, pas aux mauviettes du goûter d'enfants. J'ai fait partie des heureux élus. Je n'ai jamais su pourquoi il m'en avait donné un, car nous étions nombreux à en vouloir. Était-ce pour faire allégerance parce que je l'avais fait accepter dans mon groupe de copains, ou au contraire pour avoir le plaisir de me savoir malade comme une bête quand je le fumerai ?

Je ne me suis pas posé la question, j'ai empoché le cigare. Je le rangerai ce soir dans la boîte dans laquelle je cachais mes cigarettes, au fond de mon armoire. Un coffret de bouteille de vin que m'avait donné mon père, où je conservais ma collection d'étiquettes de boîtes de camemberts, et dans lequel j'avais fabriqué un double-fond où je planquais mes petits secrets.

À la fin du deuxième trimestre, alors que je commençais déjà à me lasser de mes turpitudes, alors que mes parents commençaient avec horreur à découvrir de quoi leur progéniture était capable, je faisais tout pour sécher le cours de solfège.

J'y accumulais une impressionnante quantité de zéros. Et puis je m'étais fait choper à faire jeter par le plus jeune et impressionnable garçon du cours des ampoules de gaz lacrymogène. Le professeur a été scandalisé, plus par mon aplomb à faire accuser quelqu'un à ma place, que par le fait de faire pleurer son cours depuis des semaines. Il m'avait promis de le dire à mes parents. Comme s'ils avaient besoin de ça, les pauvres ! Ce jour-là, ma mère m'a envoyé chercher du pain juste avant l'heure du cours et je me suis plaint en rentrant d'avoir mal à la tête. Elle a voulu aussitôt prendre ma température, flairant sans doute le subterfuge. J'ai refusé qu'elle procède elle-même à cette opération. Je parle d'une époque antique et obscurantiste où la partie délicate de l'opération consistait à introduire le thermomètre dans le rectum. J'étais trop grand pour ne pas le faire moi-même. Elle est restée derrière la porte pendant que je passais l'instrument au-dessus de la flamme de mon briquet. Opération périlleuse, car il y avait toujours le risque de faire exploser l'ampoule de mercure en chauffant trop fort. Je l'entendais toutes les dix secondes :

— Ça y est, maintenant ! Tu peux arrêter.

Je pensais à Anne dans Barbe-Bleue, harcelée par sa sœur pendant que son époux aiguisait le couteau pour l'égorger.

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien à l'horizon ?

— *Je ne vois que le thermomètre qui chauffe !*

J'ai réussi à amener la température à trente-huit cinq, ni trop ni trop peu. Juste ce qu'il fallait pour être confiné dans ma chambre sans qu'il soit nécessaire d'appeler le médecin.

— Quand même ! Je te trouve bonne mine pour avoir de la fièvre !

— Justement, c'est la chaleur qui me donne les joues rouges !

— Et tu as mal à la tête ?

— Oui ! Et au ventre aussi ! C'est atroce !